

« Tu vois tout à coup un homme différent des autres, qui crie : “Prêtres, professeurs, patrons, vous avez eu tort de me livrer à la justice. Je n’ai jamais été de ce peuple ; je suis de la race de ceux qui chantent dans les supplices ; je ne comprends pas les lois ; je n’ai pas de sens moral ; je suis une brute”... »

Pier Paolo Pasolini, *La Divine Mimesis*

« Je jetterai bientôt sur le papier, sur un ton épistolaire, avec gloses et parenthèses, un fatras “d’idées suggérées”, de “et cætera”, de blasons, de citations, et surtout d’allusions vagues (auto-exhortations sans fin et disproportions de détails par rapport au tout)... »

Pier Paolo Pasolini, *Projet d’œuvres futures*

# Chi è Pasolini?

1961 1962 1963 1964 1965 1966 1967 1968 1969 1970 1971 1972 1973



L'Associazione Romana ha diffuso questo volantino per illustrare la personalità culturale e morale di Pier Paolo Pasolini.

## QUESTO E' L'UOMO:

- **PROCESSATO** l'8-IV-1952 con l'imputazione di ATTI DI LIBIDINE VIOLENTA dal Tribunale di Ferdinando (assolto per insufficienza di prove).
- **DENUNCIATO** il 12-VII-1959 dal Commissario di Anzio PER TENTATA CORRUZIONE DI MINORENNI (assolto per non luogo a procedere dalla Procura di Velletri).
- **PROCESSATO PER RISSA E FAVOREGGIAMENTO PERSONALE** insieme ad altri 13 coimputati (assolto lui soltanto il 16-III-1961).
- **CONDANNATO** dal Tribunale di Latina A 15 GIORNI DI RECLUSIONE, 6 GIORNI DI ARRESTO E A 10.000 LIRE DI AMMENDA PER MINACCIA A MANO ARMATA (prescritta dalla Corte di Appello per amnistia).
- **CONDANNATO** il 28-IV-1964 A QUATTRO MESI DI RECLUSIONE PER VILIPENDIO ALLA RELIGIONE (assolto in Appello perchè il fatto non costituisce reato).
- **SOSPESO PER DUE MESI DALL'USO DELLA PATENTE** con ordinanza 238402/C del Prefetto di Roma per VIOLAZIONE DELL'ARTICOLO 105 DEL CODICE DELLA STRADA.

## QUESTO E' LO SCRITTORE:

(saggio di linguaggio tratto dal volume: «Una vita violenta» - Ed. Garzanti).

... «che tutte le sore stavano lì, a aspettare i frosci»... pag. 160.

... «Li trovai... vestiti»... - a pag. 167 per esteso.

... «A stron... "urlava" a fijo de' sa bocca... nura me di li morti...» - a pag. 193 per esteso.

**QUESTO E' L'UOMO E LO SCRITTORE CHE VIENE SPACCIATO NEI FATTI COME INTERPRETE AUTENTICO DEL DIVINO MESSAGGIO EVANGELICO».**

*Pseudo-fiche judiciaire de P.P.P. parue dans le Secolo d'Italia du 18/10/1964*

Caro Pasolini,

Saluto e augurio<sup>1</sup>,

Je dois commencer par te faire un aveu, ou plutôt une série d'aveux tout à fait énormes qui vont sans doute me discréditer d'emblée à tes yeux (et bien plus encore à ceux de tes admirateurs); mais impossible de faire autrement quand on s'adresse à un homme dont les premières des qualités ont toujours été la plus totale sincérité et le courage d'assumer ses opinions, même les plus dérangeantes et les plus inadmissibles d'entre elles, (comme de t'être déclaré contre le droit à l'avortement et contre le divorce, ou d'avoir clamé que tu préférerais de beaucoup les jeunes flics aux jeunes étudiants contestataires de Mai 68, pour n'en citer que deux ou trois exemples fameux qui nous sont restés en travers de la gorge...).

---

1 « *Saluto e augurio* » est la formule latine qui figure en tête du tout dernier poème de Pasolini écrit en frioulan et que l'on pourra traduire par: « Salut à toi et meilleurs vœux ». Poème dans lequel P.P.P. s'adressant à un jeune fasciste avait eu ces mots: « Écoute. Je veux te tenir des propos qui ressemblent à un testament [...] / Et, même si tu es mort, je veux te parler. »

Quant à ceux qui seraient scandalisés ou même indisposés par le tutoiement que l'auteur ose ici employer dans sa correspondance avec P.P.P., on rappellera que celui-ci, quoique exclu dès 1949 du PCI, y était demeuré farouchement fidèle envers et contre tout et, que comme on sait, ce tutoiement a toujours été de rigueur chez les communistes, que donc, seuls ceux qu'il a combattus toute sa vie s'en offusqueront.

Aveu énorme numéro un : sache que jusqu'à ce que je découvre ton roman posthume, *Petrolio*, (*Pétrole*, mais le mot en français est tellement fade que je préférerais m'en tenir au titre original qui sonne tout de même mieux – quand, à la place du traducteur, j'aurais choisi de plutôt l'appeler "*Marée noire*", un titre qui aurait eu le mérite d'à la fois évoquer les dérives spécifiques de l'industrie pétrolière mais aussi l'ensemble de la gigantesque marée noire que constitue cette nauséabonde société de consommation dont, dans ton roman, tu dénonces les effets catastrophiques, et qui, sous couvert du si joli nom de libéralisme, et sous une forme moins ouvertement brutale, se révèle tout aussi foncièrement impitoyable et totalitaire que les pires dictatures du passé), je n'avais pour ainsi dire rien lu de la somme considérable de ce que tu as écrit. Comme beaucoup, je ne connaissais de ton œuvre que tes films, et aussi tout de même tes brillants textes théoriques sur le cinéma rassemblés sous le titre *L'expérience hérétique*, ainsi que des recueils de critiques publiés sous les titres de *Descriptions de Descriptions*, *Lettres luthériennes* et *Écrits corsaires*; mais je n'avais lu aucun de tes romans, aucune de tes nouvelles, aucune de tes pièces de théâtre, et, surtout, (et là, même compte tenu d'une légitime répugnance à lire de la poésie en traduction, je reconnais que c'est impardonnable), aucun de tes poèmes. Cela dit, j'étais loin d'être le seul dans ce cas, comme tu n'avais pas manqué de le regretter : « *Il y a quelque chose qui ne va pas dans l'impression "publique" que l'on a de mon travail. De mes films, tout le monde, plus ou moins, bien ou mal, en parle; de ma littérature, non*<sup>1</sup>. »

---

1 On peut néanmoins dire que, pour lui, P.P.P., le cinéma n'avait jamais été que la poursuite de la littérature par d'autres moyens. Dans une interview, en date du 31 décembre 1970, à la question de savoir s'il entend continuer à faire des films comme *Théorème*, *Porcherie* ou *Médée* – (alors qu'il n'ignore pas que la jeunesse politiquement engagée de l'époque les trouve sans intérêt et bien éloignés des luttes qu'elle mène) – il répond : « *Oui, certainement. Là-dessus, je ne transige pas. Je crois que la fonction d'un lettré est de faire de la*

Chose à laquelle, pour mon compte, j'entends bien désormais remédier, d'autant que :

Aveu numéro deux (et plus énorme encore) : je ne suis pas, (contrairement à Cyril Huot), un inconditionnel de tes films quels qu'ils soient et il y en a même que j'ai du mal à regarder, comme *Salò*, par exemple. (Que veux-tu on a tous nos limites, et moi, c'est tout ce qui touche à la scatologie). Bien sûr, comme tout le monde, j'ai toujours salué bien bas tes chefs-d'œuvre, tel *Accatone*, (mais déjà beaucoup moins *Mamma Roma* qui n'était, ainsi que tu l'as reconnu plus tard, qu'une redite du précédent et qui, de plus, en raison de l'emploi d'une actrice comme Anna Magnani, avait beaucoup perdu de la sainte simplicité et de la vérité brute de décoffrage d'*Accatone*), et je m'incline devant les beautés barbares de tes visions de grands mythes antiques tels que tu les revisites, comme *Médée* ou *CÉdipe Roi*, ou devant ce *Théorème* qui, via le grand révélateur du sexe, frappe droit au cœur une société matérialiste sans âme au sein de laquelle chacun crève de sa médiocrité, de sa solitude et du néant total d'une existence vide de sens, et j'ai un faible pour *Uccellacci e Uccellini*, *Des oiseaux, petits et gros*, dont je n'ai pas été mécontent d'apprendre par la suite que tu estimais que c'était ton meilleur film, « celui que j'ai fait avec la plus grande pureté, une pureté toute franciscaine », disais-tu. (On ne peut cependant s'empêcher de penser que le rire de Ninetto, le grand amour de ta vie, son éclatante jeunesse et sa solaire omniprésence, n'étaient sans doute pas pour rien dans ta tendresse toute particulière pour ce film)...

Mais, avoué numéro trois, (et là, attends-toi au pire) : que je n'admire pas aveuglément tous tes films, ce ne sera pas néces-

---

*littérature*. » Et, pour bien enfoncer le clou, pour lui commun à la littérature et au cinéma tels qu'il les conçoit, il ajoute : « *Je continuerai à faire des films qui soient personnels, subjectifs.* »

sairement pour te chagriner, quand, toi-même, tu avais fini par désavouer les derniers que tu venais de réaliser, et qui, en effet, en dépit de ce que trompette la foule de tes groupies des deux sexes qui tombe en pâmoison devant tout ce qui porte ton nom, étaient quand même loin d'être des chefs-d'œuvre du calibre des précédents. Je fais ici référence à ton *Abjuration de la Trilogie de la Vie*, à savoir, *Le Décaméron*, *Les Contes de Canterbury* et *Les Contes des Mille et Une Nuits*, films que tu avais donc publiquement « abjurés », non pas pour leur très relatif intérêt par rapport au reste de ton œuvre, mais pour un ensemble de raisons privées dont tu avais cru devoir faire état en ces termes pour le moins curieux : « *Le fait incontournable que, même si je voulais continuer à faire des films comme ceux de la "Trilogie de la Vie" je ne le pourrais pas : parce que, désormais, je hais les corps et les organes sexuels. Naturellement, je parle de ces corps, de ces organes sexuels. C'est-à-dire des corps des nouveaux jeunes Italiens, des adolescents, de leurs organes sexuels.* » Quand ces mots par lesquels tu dis ton dégoût du sexe, et donc de ceux de tes films qui l'exaltaient, tu les écrivais le 15 juin 1974, dans le temps même où tu avais entrepris de faire un film comme *Salò* qui, en effet, ne reflète que trop bien cette soudaine exécution de la chair et, plus spécifiquement, de celle des « nouveaux jeunes », comme tu les appelles, mais aussi, à quelques mois d'être assassiné par un adolescent de 17 ans que tu avais racolé pour un rapport sexuel tarifé – ô homme paradoxal entre tous que tu n'auras cessé d'être jusqu'à ton dernier souffle... Mais ce que tu vas avoir plus de mal à avaler (et avec toi, tous tes admirateurs), c'est qu'au sujet de *L'Évangile selon saint Matthieu*, je puisse avoir été, (et que je sois encore), de l'avis de Michel Cournot qui, dans *Le Nouvel Observateur*, à la sortie du film en France, le 4 mars 1965, s'était permis d'écrire ces horreurs : « *J'y ai retrouvé, en le voyant, le gras des soutanes et l'obliquité des regards des confesseurs, [...] j'y ai retrouvé tout ce que je*